



La biopolitique dans la théorie critique du tourisme : une critique radicale de la critique

Rodanthi Tzanelli

Traducteur : Maria Gravari-Barbas



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/viatourism/8252>

DOI : 10.4000/viatourism.8252

ISSN : 2259-924X

Cet article est une traduction de :

Biopolitics in critical tourism theory: a radical critique of critique - URL : <https://journals.openedition.org/viatourism/8242> [en]

Éditeur

EIREST Équipe interdisciplinaire de recherches sur le tourisme - Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne

Ce document vous est offert par Institut Français de Recherche pour l'Exploitation de la Mer (Ifremer)



Référence électronique

Rodanthi Tzanelli, « La biopolitique dans la théorie critique du tourisme : une critique radicale de la critique », *Via* [En ligne], 21 | 2022, mis en ligne le 22 août 2022, consulté le 23 août 2023. URL : <http://journals.openedition.org/viatourism/8252> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/viatourism.8252>

Ce document a été généré automatiquement le 16 février 2023.



Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

La biopolitique dans la théorie critique du tourisme : une critique radicale de la critique

Rodanthi Tzanelli

Traduction : Maria Gravari-Barbas

Introduction

- 1 Dans l'analyse du tourisme, la " biopolitique " est un couteau à double tranchant. Il coupe par les deux extrémités (côté théorie et côté pratique) de manière plus aiguë qu'il ne le faudrait. Envisagé et théorisé à l'origine dans le cadre philosophique du bien-être des États-nations européens, le tourisme a ensuite été également théorisé par les chercheurs comme une voie vers une pédagogie performative et une libération de du cantonnement culturel et institutionnel (Dann et Liebmann Parinello, 2009). Les aspects institutionnels (de l'assistance sociale en tant que bien-être) continuent de nourrir l'étude de la biopolitique du tourisme. Toutefois, il est utile de rappeler aux chercheurs que la biopolitique, dans les études organisationnelles, préconise une vision sinistre et structurée du monde social en tant que système, ce qui peut conduire à la passivité du sujet humain face à l'injustice et à l'étranglement de la liberté de loisir et du libre jeu en même temps.
- 2 En fait, on ne peut pas atteindre la "bonne vie " seulement en s'attaquant aux injustices sociales, mais aussi en s'occupant des vicissitudes de l'accès au temps libre qui assure l'épanouissement personnel et le maintien de la santé émotionnelle. Comme je l'expliquerai dans les dernières parties de cet article, la justice sociale et le loisir/plaisir pourraient contribuer à la conception de l'avenir du tourisme de manière plus équilibrée si le concept même de " biopolitique " était révisé.
- 3 Dans la section I, je donne une brève explication des origines conceptuelles de la biopolitique, suivie de quelques applications thématiques-clé dans la théorie et la pratique du tourisme. Dans la section II, j'appelle à une utilisation plus fine du concept

en termes de pratique, d'orientation du sujet (à qui/quoi il peut être appliqué) et de développement théorique. Dans la section III, je conclus par quelques observations sur les limites inhérentes au concept, qui doivent être prises en compte dans l'élaboration d'une théorie sociale et culturelle du tourisme, des voyages et des loisirs.

I. Les origines de la biopolitique et ses applications dans l'analyse du tourisme

- 4 La littérature des sciences sociales sur la biopolitique est vaste et il est impossible d'en faire état dans ce court essai. Principalement associé aux travaux de Michel Foucault (2003) sur la gestion des populations humaines par le biais des vaisseaux/véhicules institutionnels du pouvoir (l'État, la police, la clinique, la prison, etc.) et à la thèse de Giorgio Agamben (1998) sur l'emprise du pouvoir sur le droit humain de vivre ou de mourir (la biopolitique d'après les travaux de Hannah Arendt sur le *bíos*, ou vie biographique, vs. *Zōē*, ou vie biologique), le concept est entré dans le lexique analytique de la théorie du tourisme au cours des dernières décennies. Pour établir une vision plus globale, dans le programme de Fuller (2011, 2012) pour une philosophie complète des sciences sociales, la biopolitique occupe l'un des trois domaines clés des intérêts humains - les deux autres étant le domaine écologique (ou l'organisation des domaines environnementaux, couvrant ceux de la socialité et de la nature) et le domaine cybernétique (la gouvernance du cyberspace). En première vue, ce 'programme' semble refléter de manière pratique les préoccupations actuelles des chercheurs en études critiques du tourisme concernant la justice du travail (biopolitique : Lapointe et Coulter, 2020), le changement climatique (écologies : Higgins-Desbiolles *et al.*, 2019) et la mobilisation des outils numériques dans le développement durable (cybernétique : Germann Molz, 2014). Cependant, l'application de cette division soignée de l'analyse critique en trois domaines basés sur les intérêts dans les contextes réels des mobilités touristiques n'est pas sans faille. Dans les contextes réels de mobilité touristique, la biopolitique croise et interagit en permanence avec les processus écologiques et cybernétiques. L'interaction et le mélange de ces domaines dans les industries et les activités touristiques exigent une application inter-domaines, ce qui est favorisé par ceux qui sont associés au " nouveau paradigme des mobilités " [par exemple, voir la transition de Sheller (2016) vers la théorie des systèmes].
- 5 Les utilisations les plus établies de la biopolitique dans l'analyse du tourisme se concentrent sur l'instrumentalisation du travail dans le tourisme (Coulter et Lapointe, 2020) via ce que j'appellerai les technologies de la " ressemblance familiale " : Cette "ressemblance" est fictive dans le sens où elle est construite par une autorité institutionnelle, qu'il s'agisse de la famille, de l'État ou du marché. Pour appliquer et expliquer davantage, nous pouvons considérer comment le fait de regrouper les individus en tant que main-d'œuvre (en les taxinomisant) est présenté par les marchés comme un "élan naturel", une impulsion pour développer les affaires par la maximisation de l'efficacité. Les "technologies du semblant de famille" permettent aux institutions comme aux entreprises indépendantes de discipliner les corps et les esprits de manière à maximiser l'obéissance au pouvoir. Cette stratégie ou " signature du pouvoir " (Dean, 2013, p. 4) garantit que le sujet humain est individualisé en tant qu'espèce (le travailleur) plutôt qu'un agrégat de corps via des processus de sociation (un groupe de travailleurs créatifs). Cependant, rendre les corps humains obéissants et

productifs n'optimise pas l'état de vie (c'est-à-dire assurer le bien-être) mais principalement celui de la production (capitaliste).

- 6 Notamment, le tri biopolitique du travail (c'est-à-dire le processus de discipliner les corps et les esprits des travailleurs) dépend des mécanismes de "normalisation" - ce qui commence dès la naissance/inculcation des humains dans une communauté. À cet égard, la biopolitique vise toujours à maintenir des lois abstraites de progrès et d'obéissance : la fabrication d'un patrimoine fondé sur l'histoire et la généalogie qui transforme les choses et les humains en familles. À plus d'une décennie d'intervalle, Ek et Hultman (2008) et Lapointe et Coulter (2020) tentent de construire une critique des anciennes approches managériales de l'industrie du tourisme afin de démasquer les jeux de pouvoir avec l'ordre symbolique du monde social du travail. Le tri biopolitique dans les réseaux touristiques a également été discuté en ce qui concerne les catégories non-humaines associées, telles que le paysage et le sol dans les destinations touristiques (Minca, 2010 ; Lapointe, 2021) et les catégories humaines hypermobiles, telles que les voyages professionnels et d'affaires et les réseaux de migration professionnelle liés au tourisme cinématographique, à l'événementiel, au tourisme patrimonial et au tourisme volontaire (Tzanelli, 2015, 2016, 2017).
- 7 Ces approches macro-socio-politiques ont été complétées par des considérations sur le méso-niveau des socialités humaines et des interactions culturelles, qui soutiennent les ordres symboliques du genre, de la classe, du handicap et de la race/ethnicité. Par exemple, l'unité la plus fondamentale de la sociation, la famille, a été examinée en tant que médiateur entre l'efficacité des mécanismes disciplinaires et l'incertitude liée à la diversité biopolitique dans le travail du tourisme et de l'hospitalité (Tzanelli, 2011). Ce n'est pas un hasard si ces recherches se concentrent sur les variables sociales que sont le genre et la sexualité, ainsi que la race et l'ethnicité : elles participent toutes (devenant complices) de la classification et de la hiérarchisation de la valeur humaine. Ainsi, la discussion de Veijola et Jokinen (1994) sur le corps dans le tourisme reconnaît l'importance de la massification (par opposition à l'individualisation) dans la libération du touriste du tri biopolitique dans les contextes de loisirs. Bien que de manière moins explicite que dans l'analyse de Tzanelli (2011) sur les façons dont les femmes sont exploitées au sein d'entreprises touristiques familiales soutenant les valeurs nationalistes, montre comment les institutions clés (l'État et la famille) adoptent la logique du marché pour taxer le travail dans le tourisme (c'est-à-dire que les hommes sont des chefs d'entreprise et les femmes une main-d'œuvre non rémunérée).
- 8 L'étude beaucoup plus ancienne mais plus large de Veijola et Jokinen (1994) sur le corps dans le tourisme reconnaît l'importance de la massification (par opposition à l'individualisation) pour libérer le touriste du tri biopolitique dans les contextes de loisirs. En bref, les institutions communiquent avec les systèmes d'exploitation : par exemple, le travail du sexe, en particulier dans les pays en développement qui ont connu la colonisation (système), est un véhicule biopolitique clairement étudié par les spécialistes du tourisme depuis des décennies sans référence explicite à Foucault (Ryan et Hall, 2001).
- 9 Si l'on souhaite retrouver les origines de ces débats dans la « grande » théorie du tourisme, les thèses influentes du « regard touristique » (Urry, 1990) et du « worldmaking » (Hollinshead, 1999, 2009a) constituent des points de départ appropriés. Certes, les réflexions d'Urry sur la manière dont les professionnels du tourisme systématisent la façon dont la publicité postindustrielle et les touristes

appréhendent les destinations touristiques et l'argument de Hollinshead (2009a) sur le rôle (collaboratif avec industries touristiques) de l'État-nation dans la production d'une identité commercialisable/touristifiée dans les destinations touristiques ne s'appuient pas explicitement sur la biopolitique mais sur le couple disciplinaire adjacent de pouvoir/connaissance. Toutefois, il convient de garder à l'esprit que la biopolitique est intégrée :

- 10 a. Dans l'individualisation des sujets humains, qui est réalisée par le double processus de professionnalisation et de citoyenneté. Ce sont des conditions préalables pour mieux comprendre qui participe à la production du regard touristique (selon Urry 1990 et Urry et Larsen, 2011) et comment/où ils tirent la légitimité de leur implication dans celle-ci (Guerrón Montero, 2020).
- 11 b. Dans ce que Foucault (1979, p. 135) a appelé les « symboles du sang », qui confèrent au père/souverain d'une maison ou d'une domination le droit de « disposer » des membres non conformes à ses valeurs fondamentales. Cette idée guide la spatialisation du patrimoine et sa commercialisation concomitante sur les marchés mondiaux que Hollinshead (2009b) considère comme un mécanisme de fabrication du monde, qui « fait avancer, fabrique ou corrige les désignations ou les expressions retenues concernant la culture, le patrimoine ou la nature » (Hollinshead et Suleman, 2018, p. 204).
- 12 Ces orientations communiquent avec l'utilisation actuelle du terme, qui se concentre sur les modes de circulation du pouvoir structuré dans le système économique dominant de la mobilité : le capitalisme. Derrière ces mobilités structurées de l'argent et des corps humains (voyageurs et travail), se cache la dissolution sélective des frontières nationales pour la commodité des grandes entreprises. En d'autres termes, selon cet argument, les institutions nationales ont soit perdu leur rigueur, soit été rendues obsolètes dans l'organisation (plutôt que « l'institutionnalisation ») des normes, des valeurs et donc des discours qui conduisent le développement du secteur touristique.

II. Ajustements théoriques, contextuels et pratiques

- 13 Je suggère que l'analyse critique du tourisme peut parvenir à concevoir des futurs prometteurs au-delà des utopies irréalisables si elle pousse à la mise en œuvre d'une approche révisionniste pragmatique de la capacité d'agir (*agency*). L'orientation d'Agamben (1996) vers la théorie politique avant le tournant post-structuraliste, et la vision radicale du pouvoir de Steve Luke (1974) suggèrent des révisions pragmatiques de la vision de Foucault sur la biopolitique sans pour autant écarter l'importance des normes dans l'organisation civile du développement humain. Le pragmatisme fait déjà partie de l'analyse critique du tourisme sur les considérations écologiques centrées sur l'environnement (Caton, 2012 ; Grimwood et Caton, 2018), mais ces approches sont trop centrées sur des philosophies post-humanistes particulières dans lesquelles l'éthique écologique affirme la primauté du monde naturel. À l'autre extrémité du spectre, les origines organisationnelles et commerciales du tourisme privilégient la vision de Foucault par rapport aux continuités entre discipline et biopolitique. À la fin des années 1980, les chercheurs en études touristiques ont réagi de manière polémique au « business as usual » en s'appuyant sur la théorie des systèmes (Krippendorff, 1986) pour dénoncer l'existence d'un modèle « néocolonial » d'exploitation des pays/cultures

servant de destinations touristiques (parties colonisées du monde ou périphéries) et de satellites du tourisme occidental (subordonnés au « centre mondial »). De telles approches persistent dans les philosophies de la décroissance appliquées au tourisme à ce jour pour de bonnes raisons : les anciens pays colonisés restent des hotspots touristiques exploités par les réseaux capitalistes. Mais cette approche n'est pas suffisante pour faire face aux multiples crises qui ne touchent non seulement les pauvres et les laissés-pour-compte du Sud, mais l'ensemble de l'humanité.

- 14 Le passage à la biopolitique post-structuraliste dans les études touristiques de la fin du XXe et du XXIe siècle a entériné une vision du pouvoir encore plus insidieuse que celle introduite par les spécialistes de l'École de Francfort (Ateljevic *et al.*, 2013). En tant que véritables descendants de la thèse d'Althusser (2014 [1970]) sur l'interpellation qui circule librement dans la société et qui est donc impossible à localiser et à traiter de manière institutionnelle, les foucaaldiens soutiennent que le pouvoir *soumet* l'humain non seulement inconsciemment mais aussi volontairement aux règles du marché. Ironiquement, ces visions totales sont améliorées dans la théorie politique par des analyses de ce qui constitue réellement l'agence en premier lieu. En sociologie, des penseurs tels que Margaret Archer (2003) préconisent la pensée délibérative et la réflexivité, mais n'abordent pas l'agence en tant que pouvoir dans leur travail (ils parlent plutôt de structures, ne considérant donc pas les systèmes d'inégalité). À l'inverse, Lukes (1974) a proposé l'idéal d'une communauté de sujets moralement autonomes, qui consentent sciemment et consciemment à l'exercice du pouvoir, lequel agit néanmoins dans leur meilleur intérêt de manière transparente et juste. Des idées similaires sont évoquées dans l'approche de la liberté humaine d'Agamben (1998), qui est davantage orientée vers les questions de légitimation du pouvoir et des droits de l'homme. Le concept de bio est transformé en un véhicule d'autobiographie, élargissant la compréhension de l'appartenance à travers des engagements continus avec d'autres dans des communautés d'ascension, des intérêts partagés et donc des processus de devenir un citoyen planétaire par petites touches (Tzanelli, 2022, à paraître).
- 15 Il convient de souligner que, bien que n'appartenant pas aux mêmes traditions épistémologiques et ontologiques, les programmes politiques de Lukes, Agamben et Foucault font tous partie de la pensée culturelle et politique européenne. Contrairement à eux, les théoriciens de la décroissance et les critiques post-coloniaux/décoloniaux de la biopolitique critiquent à la fois les héritages politiques (colonialisme) et les épistémologies (anthropocentrisme, centrisme oculaire) européens. De telles différences de perspective persistent dans l'analyse du tourisme. Le problème avec de telles approches est qu'elles divisent la pratique de l'analyse entre une vision totalitaire de l'anthropocentrisme qui maintient une mauvaise gouvernance (tout en réifiant la victimisation passive des populations humaines soumises pour s'auto-valoriser), et un nouvel agenda post-humaniste dans lequel les droits de la nature devraient primer sur l'utilisation étendue des infrastructures technologiques qui font bouger le monde de manière « non-naturelle » (par exemple, le tourisme numérique). Mais il faut faire face à la réalité : en tant qu'espèce, nous avons passé un millier d'années à produire des civilisations technologiques, qui sont maintenant identifiées comme « une partie du problème actuel » - et ceci sous le nom de mort de la nature ou « écocide » (Hall, 2022). Il est clair que cette revendication post-biopolitique est anti-cybernétique et anti-écologique, où « écologie » désigne les besoins de la vie humaine. L'absurdité d'un certain activisme écologiste extrême conduit à des questions sans réponse : de qui

l'agence et les droits peuvent-ils être promus, si l'intérêt humain est mis en sourdine, étant donné que le monde naturel animé ne parlera jamais un langage qu'un législateur peut comprendre ? Ne devrions-nous pas plutôt proposer une vision plus radicale du pouvoir sur la vie des formes terrestres, dans laquelle nous ne ciblons pas des systèmes particuliers d'exploitation ou d'inégalité, mais les racines systémiques de la négligence écologique (voir également Córdoba Azcárate, 2020) ? J'appelle cela *une lutte contre le spécisme écologique dans le tourisme* : Je définis cela comme un engagement à dé-métaphoriser (« dé-fétichiser » ou de-symboliser) la différence humaine dans les projets de décroissance et de développement, pour mieux situer la différence humaine et non-humaine en termes non-utilitaires (sur la responsabilité coloniale et la métaphore, voir Stinson *et al.*, 2021). Un post-humanisme attaquant la classification biopolitique peut être aussi dommageable pour la diversité planétaire que l'appel à mettre fin à l'écocide dans le tourisme (Hall, 2022).

- 16 Pour traduire ma proposition en un programme social, culturel et politique viable, les spécialistes du tourisme devront peut-être prendre un certain nombre de mesures éthico-épistémologiques : tout d'abord, ils ne devront pas confondre analytiquement le tourisme en tant qu'activité et en tant qu'industrie, en autorisant des transitions libres entre l'agencement des sujets et de la main-d'œuvre touristiques et les structures organisationnelles et normatives des entreprises touristiques. Cela permettrait d'explorer les aspects pragmatiques de l'agence humaine face au pouvoir et à la violence des entreprises, en écartant l'idée d'une automatisation/subjection complète de l'homme (le " fléau " de Foucault de la sur-structuration). Deuxièmement, ils doivent à la fois étudier des exemples concrets et préconiser des modèles pragmatiques d'action susceptibles de favoriser le changement social dans les contextes du tourisme et de l'hôtellerie. L'action pragmatique est rarement révolutionnaire, mais elle est, ou peut être, contre-biopolitique, car elle peut réviser les classifications biaisées des populations par les entreprises et l'État-nation. Troisièmement, et de manière concomitante, ils devraient écarter les pratiques apparemment motivées par un engagement en faveur de la justice, qui marginalisent en fait les objets de la prise en charge, tels que la main-d'œuvre exploitée, les populations indigènes et les écosystèmes naturels servant de destinations touristiques. Ce dernier aspect est un aspect obscène du tri biopolitique camouflé sous une optique de soins aux personnes vulnérables. Quatrièmement, il convient d'adopter une approche plus prudente du contexte biopolitique. En particulier à l'ère de l'extinction des espèces et de l'urbanisation extrême, la prise en compte du bio des programmes politiques exige que nous sortions de nos conceptions confortables du biopouvoir fondées sur des distinctions entre l'individualisation et la massification des espèces. Le paradigme post-humaniste propage un nouveau monde dans lequel les humains ne sont pas seulement détrônés du biopouvoir planétaire mais s'effacent consciemment en faveur de la préservation et de l'amélioration d'un avenir collectif multi-espèces. Cependant, même cette proposition s'accompagne de défis épistémologiques (pour les spécialistes du tourisme) et ontologiques (pour le sujet étudié).

III. Eurocentrisme, totalitarisme = post-humanisme, post-agentisme, fascisme environnemental

- 17 Permettez-moi de changer de perspective pour critiquer maintenant la critique : parce que la biopolitique est entrée dans l'analyse du tourisme à partir de débats politico-philosophiques, elle a fini par remettre en question le tourisme en tant qu'activité dans la théorie des loisirs vis-à-vis de l'organisation culturelle-industrielle du travail lié au tourisme. Le développement de « perspectives critiques » dans la théorie du tourisme a lentement fait disparaître la spécificité du sujet, le transformant en une « étude de cas » d'éthique, de philosophie politique, de théorie sociale ou d'études organisationnelles. Cela peut convenir à un théoricien politique ou à un sociologue, mais quiconque s'identifie comme un « spécialiste des études touristiques » risque de devenir une « espèce en voie de disparition » (excusez le jeu de mots). Jusqu'à présent, le résultat de cette évolution vers une grande théorie (la biopolitique) a été une étude thématique sur le mélange tourisme-travail, qui est mieux exploré dans le nouveau paradigme des mobilités comme faisant partie de la politique et de la poétique culturelle du mouvement intentionnel ou dirigé (vers une fin) (Hannam *et al.*, 2006 ; Urry, 2007). Mais il ne s'agit pas seulement d'analyser le tourisme.
- 18 Par ailleurs, en ce qui concerne le nouveau mouvement post-humaniste dans l'analyse du tourisme, nous ne devons jamais oublier que le diable est dans les détails et qu'il parle souvent le langage du fascisme environnemental : Les théories du tourisme qui aspirent à éliminer la biopolitique peuvent adopter involontairement la « règle de Rapoport », selon laquelle si une espèce comme l'humanité vit ou voyage dans des environnements riches en biodiversité dans les zones à climat tempéré (lire : le nouveau Sud global), elle est de facto un néo-colonisateur de l'anthropocène, qui met en danger les écosystèmes locaux en entassant et en éliminant les autres espèces locales (Fuller, 2006, pp. 184-135). Il s'agit d'une lecture malheureuse de l'économie naturelle en tant qu'équilibre perturbé entre les espèces et les individus (selon les termes de Foucault), qui transforme les collaborations post-humaines en jeux de culpabilité ciblant des groupes particuliers, généralement issus des couches sociales moyennes. Si ces groupes peuvent se livrer à la pollution ou à des comportements inhospitaliers, ils sont aussi les seuls à avoir du poids et à agir dans les réseaux touristiques en tant que partisans de diverses causes locales, en promouvant des variantes du tourisme favorables au développement. En outre, certains courants du post-humanisme pourraient finir par oublier qu'il n'existe pas de sujet humain idéal/universel à identifier comme l'ennemi de l'environnement ou des écosystèmes naturels. Si l'on réfléchit un peu, les populations humaines présentent une telle superdiversité que le fait de sauver la nature peut se traduire par un nouvel Holocauste pour certains groupes sociaux (par exemple, les personnes âgées et les handicapés, qui peuvent produire plus d'empreinte carbone par nécessité), ou même des parties entières du monde en développement, qui dépend des revenus du tourisme et ne souhaite donc pas nécessairement décroître. Il existe une moralisation aveugle des problèmes, qui piège ceux qui en ont vraiment besoin dans un monde de règles sans solutions pratiques.
- 19 En conclusion, les spécialistes du tourisme devront peut-être s'écarter des universalismes moraux pour examiner comment différentes espèces et différentes catégories humaines développent des capacités plutôt que des « résiliences » dans différents contextes écologiques. Pour dissiper toute confusion, je suggère que nous

devons apprendre à penser à différentes façons « d'accueillir » les altérités humaines et non humaines, sans transformer leurs foyers en exils. Parce que la compréhension et la reconnaissance de la différence exigent un dialogue avec elle, le programme post-humain ne peut fonctionner *sans* la pluralité des voix humaines - et donc sans leur signature biographique. Il ne s'agit pas de la signature du pouvoir prônée par la vision du monde de Foucault, mais d'une mise en œuvre de la vision de la polis/pouvoir d'Arendt, dont la mission est de rassembler les travailleurs de l'hôtellerie, les professionnels du tourisme et les touristes dans des espaces culturels appropriés de tolérance pour l'autre et pour chacun d'entre eux, par des moyens modestes et réalisables.

BIBLIOGRAPHIE

- Agamben, G. (1998), *Homo sacer*, Stanford University Press, Stanford.
- Althusser, L. (2014) [1970], *On the reproduction of capitalism : ideology and ideological state apparatuses*, translated and edited by G.M. Goshgarian, Verso, London.
- Ateljevic, I., Morgan, N., and Pritchard, A. eds., (2013), *The critical turn in tourism studies : creating an academy of hope*. Routledge, Abingdon.
- Caton, K. (2012), « Taking the moral turn in tourism », *Annals of Tourism Research*, vol. 39 n.4, 1906–1928. DOI : <https://dx.doi.org/10.1016/j.annals.2012.05.021>.
- Córdoba Azcárate, M. (2020), *Stuck with tourism*, University of California Press, California.
- Dean, M. (2013), *The signature of power*, Sage, London.
- Dann, G.M.S. and Liebmann Parinello, G. (2009), « Introduction ». In : G.M.S. Dann and G. Liebmann Parinello (eds.), *The sociology of tourism*, Emerald, Bingley, pp. 1-62.
- Ek, R., and Hultman, J. (2008), « Sticky landscapes and smooth experiences : the biopower of tourism mobilities in the Öresund region », *Mobilities*, vol. 3 n. 2, pp. 223–242.
- Foucault, M. (1979), *The history of sexuality*, vol. 1. Allen Lane, London.
- Foucault, M. (2003), *'Society must be defended' : lectures at the Collège de France, 1978-1976*, Picador, New York.
- Fuller, S. (2011), *Humanity 2.0*, Palgrave Macmillan, London.
- Fuller, S. (2012), « The art of being human : a project for general philosophy of science », *Journal of General Philosophy of Science*, vol. 43, pp. 113-123.
- Germann Molz, J. (2014), « Toward a network hospitality », *First Monday*, vol. 19, n. 3. DOI : <https://doi.org/10.5210/fm.v19i3.4824>
- Guerrón Montero, C. (2020), « Legitimacy, authenticity, and authority in Brazilian quilombo tourism : critical reflexive practice among cultural experts », *Tourism, Culture & Communication*, vol. 20 n. 2-3, pp. 71-82.

- Hall, M.C. (2022), « Tourism and the Capitalocene : from green growth to ecocide », *Tourism Planning & Development*, vol. 19 n. 1, pp. 61-74. DOI : 10.1080/21568316.2021.2021474.
- Higgins-Desbiolles, F., Carnicelli, S., Krolikowski, C. Wijesinghe, G. and Boluk, K. (2019), « Degrowing tourism : rethinking tourism », *Journal of Sustainable Tourism*, vol. 27 n. 12, pp. 1926-1944. DOI : <https://doi.org/10.1080/09669582.2019.1601732>.
- Hollinshead, K. (1999), « Surveillance of the worlds of tourism : Foucault and the eye-of-power », *Tourism Management*, vol. 20 n. 1, pp. 7-23.
- Hollinshead, K. (2009a), « 'Tourism state' cultural production : the re-making of Nova Scotia », *Tourism Geographies*, vol. 11 n. 4, pp. 526-545.
- Hollinshead, K. (2009b), « The 'worldmaking' prodigy of tourism : the reach and power of tourism in the dynamics of change and transformation », *Tourism Analysis*, vol. 14 n.1, pp. 139-152.
- Hollinshead, K. and Suleman, R. (2018), « The everyday instillations of worldmaking : new vistas of understanding on the declarative reach of tourism », *Tourism Analysis*, vol. 23 n. 2, pp. 201-213.
- Korstanje, M. E. (2018), *The mobilities paradox*, Edward Elgar, Cheltenham, UK
- Krippendorff, J. (1986), « Tourism in the system of industrial society », *Annals of Tourism Research*, vol. 13 n. 4, pp. 517-532.
- Lapointe, D. (2021), « Tourism territory/territoire(s) touristique(s) : when mobility challenges the concept ». In : Stock, M. (ed.), *Progress in French tourism geographies : geographies of tourism and global change*, Springer, Cham, pp. 105-116.
- Lapointe, D. and Coulter, M. (2020), « Place, labour and (immobilities : tourism and biopolitics », *Tourism, Culture & Communication*, vol. 20 n.2-3, pp. 95-106.
- Minca, C. (2010), « The island : work, tourism and the biopolitical », *Tourist Studies*, vol. 9n. 2, pp. 88-10.
- Ryan, C. and Hall, M.C (2001), *Sex tourism*, New York, Routledge.
- Sheller, M. (2016), « Uneven mobility futures : a Foucauldian approach ». *Mobilities*, vol. 11 n.1, pp. 15-31.
- Stinson, M.J., Grimwood, B.S.R., and Caton, K. (2021), « Becoming common plantain : metaphor, settler responsibility, and decolonizing tourism », *Journal of Sustainable Tourism*, vol. 29 n.2-3, pp. 234-252, DOI : 10.1080/09669582.2020.1734605.
- Tzanelli, R. (2011), *Cosmopolitan memory in Europe's 'backwaters'*. Routledge, London.
- Tzanelli, R. (2015), *Mobility, modernity and the slum*, Routledge, Abingdon.
- Tzanelli, R. (2016), *Thanatourism and cinematic representations of risk*, Routledge, Abingdon.
- Tzanelli, R. (2017), *Mega-events as economies of the imagination*, Routledge, Abingdon.
- Tzanelli, R. (2022), *Space, mobility, and crisis in mega-event organisation*, Routledge, Abingdon.
- Urry, J. (1990), *The tourist gaze*, 1st edition, Sage, London.
- Urry, J. (2007), *Mobilities*. Cambridge : Polity.
- Urry, J. and Larsen, J. (2011), *The tourist gaze 3.0*, Sage, London.
- Veijola, S. and Jokinen, E. (1994), « The body in tourism », *Theory, Culture & Society*, vol. 11 n. 3, pp. 125-151.

RÉSUMÉS

L'article discute des utilisations du concept de biopolitique dans les études critiques sur le tourisme. Après un bref exposé généalogique du concept en philosophie politique, il suit sa transposition et ses applications thématiques dans la théorie et la pratique du tourisme. L'auteur affirme que la biopolitique n'est qu'un des trois domaines clés des 'intérêts humains' qui doivent faire l'objet d'une critique radicale dans les études et les pratiques touristiques. Cette critique doit s'articuler avec les questions de (a) pouvoir institutionnel et discursif dans la création des mondes et des destinations touristiques (*worldmaking*, Hollinshead, 2009a), mais aussi, et surtout, (b) les contre-discours analogues institués par les chercheurs critiques en études touristiques, qui cherchent à légitimer leur propre communauté épistémique et à produire ainsi une voix majoritaire assurant un soutien apparent (mais non exempt d'intérêts ou de motivations) à des causes moralement justes pour un meilleur avenir humain et planétaire.

AUTEURS

RODANTHI TZANELLI

Rodanthi Tzanelli est professeur associé de sociologie culturelle et directrice du secteur Mobilités à l'Institut Bauman de l'Université de Leeds, au Royaume-Uni. Elle est une théoricienne sociale et culturelle qui s'intéresse en particulier aux mobilités hybrides (tourisme, voyages, migrations, mouvements sociaux et nouvelles technologies) ainsi qu'aux contextes de représentation des crises contemporaines telles que le changement climatique. Son travail sur le tourisme cinématographique est largement considéré dans les études sur la culture populaire et publique. Elle est l'auteur de nombreuses interventions critiques, d'articles de recherche, de chapitres et de 15 monographies, dont *Space, mobility, and crisis in mega-event organisation : Tokyo Olympics 2020's atmospheric irradiations*, chez Routledge (2022).

TRADUCTEUR_DESCRIPTION

MARIA GRAVARI-BARBAS (TRADUCTION)

Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne